

Le conte appartient-il au passé ?

Par Alberto Chimal



L'écrivain et universitaire mexicain Alberto CHIMAL, (Mexico 1970), finaliste du prestigieux prix Rómulo Gallegos en 2013, nous a permis de faire connaître ce texte qui est une sorte de manifeste pour défendre et illustrer le conte ; ce genre littéraire, véritable voie royale de la littérature des Amériques, que nous avons choisi de privilégier dans les prochaines parutions de l'atinoir. Leer en español.

Eh bien oui, c'est vrai, autant le reconnaître une bonne fois pour toutes : le conte appartient au passé. Ils ont raison ceux qui parlent de l'actualité du roman, des genres qui correspondent à chaque époque, etc. Il est même fort probable que le conte appartienne à un passé déjà lointain. Si ce n'est à la première, il appartient au moins à l'une des deux ou trois « applications » inventées par le langage au début de l'humanité, au temps où nos ancêtres vivaient dans les cavernes au milieu des savanes, ignorant que ce langage, cet ensemble de signes qui sortaient de leurs bouches, les menait vers un chemin différent des autres espèces qui étaient leurs rivaux sur la Terre.

C'est que le conte est l'enfant du mot, du mot que l'on dit, de la parole. Aujourd'hui, nous le définissons comme « une brève narration avec peu de personnages et un sujet unique ». Or cette brièveté n'est pas seulement faite pour se différencier du roman comme beaucoup le croient. Si sa forme est brève, c'est pour qu'on le retienne et le répète plus facilement. Si l'on y trouve peu de personnages, c'est parce qu'une distribution réduite reste mieux gravée dans la mémoire. Je crois aussi que les communautés de ce temps-là, dans ce passé si lointain, n'étaient pas très peuplées, et les « faits de la vie réelle » — qui ont dû fournir la moitié des sujets des premiers contes — se limitaient à de petites anecdotes sur des groupes, des bandes ou des tribus, bien avant les grandes histoires des peuples et des chefs. Et les sujets concrets et précis des contes, les trames qui permettent « l'unité d'effet » avec laquelle Edgar Allan Poe a

écrit tant de siècles plus tard, doivent aussi provenir de ces histoires originelles, de ces récits sur les péripéties d'un seul ou de plusieurs jours au sein de groupes où tout le monde se connaissait. L'important n'était pas d'explorer le caractère ou l'être intime de tel ou tel personnage, mais de rappeler ce qu'il lui était véritablement arrivé quelques heures avant : ses tribulations, ses joies, ses peines. Les auditeurs avaient été occupés à autre chose, ils couraient en d'autres lieux à la recherche d'un arbre portant des fruits, gardaient leurs enfants, enterraient leurs morts ou essayaient d'échapper à l'attaque d'un mammouth ou d'un tigre à dents de sabre.

Nous ne sommes plus les êtres que nous fûmes autrefois. Nous sommes de plus en plus entourés par des objets toujours plus raffinés, les liens qui nous lient à la nature de nos origines deviennent rares. Par contre nos problèmes et nos conflits s'orientent vers des domaines toujours plus abstraits dans les réseaux du langage que nous avons lancés autour du monde. Ils nous font parfois oublier notre condition de créatures constituées de chair et de sang avec des odeurs désagréables et une date de caducité.

Mais, malgré tout, notre perfection n'est pas mécanique et aseptique comme l'entendent ceux qui parlent déjà de la fin de l'humain. Nous ne pouvons nous affranchir de notre mortalité ni des doutes que nous gardons face aux mystères du monde. C'est pour cette raison que nous continuons à créer des œuvres d'art qui, n'ayant aucune « utilité », déconcertent tant de monde. Nous y mettons tous nos inquiétudes et nos interrogations, même les plus détachés et les plus conformistes d'entre nous. Parmi ces œuvres d'art que nous créons encore, beaucoup sont des contes.

Si on se demande pourquoi on privilégie le conte et pas le roman — ou plus en accord avec les modes, les films ou les jeux —, on peut faire plusieurs réponses.

La première est audacieuse.

Quoi qu'il en soit, et je cite encore Poe, le conte est un domaine propice à la manifestation du plus grand talent littéraire, où le langage le plus pur, débarrassé de toute servitude, peut se cultiver, s'enrichir et être soigné avec la plus grande minutie,

en s'intéressant à chaque mot et à chaque syllabe dans la recherche de la perfection. En cela, le conte ressemble à la poésie.

La deuxième réponse est purement pragmatique.

C'est une lecture rapide. On dira que le roman se vend plus dans tous les cas. Mais les statistiques ne sont pas comparables. En effet, un très grand nombre de lecteurs de contes, sans aller plus loin, échappent à toute mesure parce que ce qu'ils lisent, ils l'ont emprunté, téléchargé gratuitement, photocopié ou reproduit par tout moyen échappant au marché.

La troisième réponse est cordiale.

Chaque conte — et plus encore s'il a de la valeur, si dans sa recherche de la perfection, il atteint au moins la beauté — est un espace que les lecteurs peuvent visiter et conserver dans leur imagination sans d'abord l'épuiser comme cela se produit avec les romans. De nos jours, la longueur, le nombre de mots nécessaires pour dire quelque chose, est pour beaucoup ce qui importe le plus, en marge de toute autre considération, parce qu'on croit qu'avec elle, il est plus facile de saisir la plénitude des choses ou de distraire la conscience. Mais cette notion est trompeuse. Buffon, le maître secret de l'écriture en Occident, réfute dans son Discours sur le style tout ce qui a été écrit en vitesse, dans la précipitation ; parce qu'on ne pourra jamais développer une idée et que tout restera dans un état inachevé. Ce reproche de Buffon peut non seulement s'adresser à un mauvais conte ou à un mauvais livre, mais aussi aux discours ampoulés et chaotiques et aux romans verbeux qui fleurissent de nos jours en se limitant à empiler des faits pour en faire un manuscrit d'une certaine taille. Les contes qui ont une vraie valeur, qu'ils soient publiés isolément ou réunis dans un recueil, ne sont pas des éternuements, ni des hésitations, mais des insinuations formulées le plus clairement qu'il soit, pleines aussi de zones d'ombre ; ce sont des invitations à parcourir des chemins à peine défrichés et à peine aperçus dans un monde fictif, comme tous les autres, mais qui, à défaut d'extension, ont de la profondeur.

La quatrième réponse est magique.

Il y a des souvenirs ataviques qui ravivent, par la lecture ou l'audition, une histoire brève. Chaque conte, je le suppose, nous permet de revenir sur les pas de nos ancêtres, au commencement, lorsqu'il n'y avait que ces très brèves relations et que le reste n'était qu'obscurité, exempte de toute exploration et de toute énonciation.

Quant à la cinquième et dernière réponse, eh bien, la voici.

Après tout, on n'a pas à se justifier pour le plaisir que nous donne la lecture d'un conte. Ceux qui le connaissent et en jouissent, même s'il ne les mène pas à une réflexion sur les limites de leur existence ou une recherche de la beauté, n'ont presque pas besoin de ce que je viens de dire.

Traduction : Jacques Aubergy.